« Mon ami, dit-il, en se tournant vers un soldat chaudement vêtu, ton empereur a froid. Prête lui ta capote. »

Nouvel enthousiasme dans tous les rangs. Le pauvre diable qui lui livrait sa peau se serait au besoin mis nu pour le contenter.

Le soir, il aborda plusieurs questions avec M. Vouty, président de la Cour d'appel¹, relativement à divers changements qu'il désirait introduire dans nos codes.

Néanmoins les hommes soucieux et prévoyants n'osaient pas se fier avec une entière sécurité au nouveau feu de cette étoile. Une certaine appréhension régnait dans beaucoup d'esprits.

Le dimanche s'annonça mélancolique. La neige tombait de nouveau à gros flocons et tenait sur les toits. A dix heures, je fus me placer avec mon fils, chez mon ami M. Rieussec, habitant à cette époque la Manécanterie dont les fenêtres donnaient sur la grande cour de l'archevêché. A midi, l'Empereur devait passer en revue tous les officiers d'un régiment cantonné à Vienne et qui était, si ma mémoire est fidèle, commandé par le général Christophe. Nonobstant la température rigoureuse, les maisons étaient garnies

fut d'autant mieux reçu que l'argent manquait à l'empereur; à peine arrivé à Lyon, il envoya un de ses aides de camp requérir un million en espèces à la Banque de Lyon, dont le directeur était alors M. J.-B. d'Arnal. Celui-ci, avisé de la réquisition par un ami officieux, n'eut pas le temps de quitter l'hôtel de la Banque, situé place des Pénitents-de-la-Croix, bâti à la fin du siècle dernier, par la famille Schérer de Grandclos. M. d'Arnal, ne voulant pas livrer les fonds qui lui étaient confiés, ne voulant pas mentir en disant qu'il ne les avait pas, ne pouvant pas d'ailleurs résister à la force et se dérober aux exigences de l'aide de camp muni de l'ordre et du blanc-seing de l'empereur, imagina de se cacher dans une armoire de son appartement dissimulée par une alcôve et des draperies.

L'officier arrive et demande le directeur; on lui dit qu'il est absent, que lui seul a les clefs des caisses; l'officier insiste, on lui offre de visiter tout l'hôtel; il visite les chambres, les salons, les plus sombres réduits; il frappe sur les caisses, et ne trouvant rien, allait se retirer pour chercher main-forte et forcer les caisses, lorsqu'un petit barbet très intelligent, nommé Lubin, qu'avait M. d'Arnal, s'échappe d'une pièce voisine et vient hurler lamentablement au pied du lit derrière lequel était la cachette où s'était blotti M. d'Arnal. L'officier, frappé de l'insistance de l'animal, devine à demi-jappement, fait retirer le lit, heurte, enfonce la porte et met au jour le malheureux directeur, qui dut s'exécuter et remettre à l'officier contre quittance le million exigé, lequel facilita singulièrement la marche de l'empereur sur Paris. Voilà comment Lubin devint un animal politique. Tout Lyon sut l'histoire et s'en amusa. (*Ibid.*)

¹ Claude-Antoine, baron Voutry de la Tour (la Tour de Champs ou de la Belle-Allemande, sur la Saône, à l'entrée de Lyon), premier président de la Cour royale de Lyon, député du Rhône à la Chambre pendant les Cent-Jours, né en 1761, mort à Paris, en février 1826. Son *Éloge* a été publié par H. Torombert. L. Perrin, 1826, in-8°.